

BIBLIOTHÈQUE DE LA CASA DE VELÁZQUEZ

12

Geneviève CHAMPEAU

**LES ENJEUX DU RÉALISME  
DANS LE ROMAN SOUS LE FRANQUISME**

CASA DE VELÁZQUEZ  
Ciudad Universitaria  
28040 MADRID

## *Table des matières*

Avertissement.....	9
<b>INTRODUCTION.....</b>	<b>11</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE :</b>	
<b>AFFRONTEMENT DES DISCOURS, EFFETS DE MIROIR</b>	
1. Le discours franquiste sur l'art.....	23
Une conception totalitaire de l'art (p. 24) ; honni soit le style (p. 28) ; la question du réalisme (p. 30).	
2. Pratiques discursives du franquisme. Un exemple : les reportages dans <i>El Español</i> .....	39
La parole et le pouvoir (p. 42) ; l'ordre du récit (p. 52) ; les figures du discours : comparaison et métaphore (p. 56) ; le mythe (p. 59).	
3. Justification du réalisme.....	69
Trois oppositions structurantes (p. 69) ; une même conception de l'art (p. 82).	
4. Vers un degré zéro de l'écriture ?.....	95
L'oralité (p. 96) ; le modèle scientifique et technique (p. 106) ; le modèle journalistique (p. 116).	
<b>DEUXIÈME PARTIE :</b>	
<b>AU-DELÀ DU MIROIR. LE RÉALISME EN QUESTION</b>	
Note préliminaire.....	129

5. La quête du sens et de la cohérence dans les romans de I. Aldecoa et de J. Fernández Santos.....	131
I. Aldecoa : la médiation du symbole (p. 131) ; J. Fernández Santos : narration objective et mythe (p. 152).	
6. Continuité et discontinuité dans <i>Viaje a la Alcarria</i> et <i>La Colmena</i> de C. J. Cela.....	181
Les forces centripètes du récit (p. 183) ; multiplicité et discontinuité dans <i>La Colmena</i> (p. 194) ; la discontinuité dans <i>Viaje a la Alcarria</i> (p. 222).	
7. <i>El Jarama</i> de Rafael Sánchez Ferlosio : objectivité narrative et réflexivité.....	227
Aspects et signification du béhaviorisme dans le récit de fiction (p. 228) ; narration objective et métaphore (p. 244) ; la réflexivité dans le récit (p. 262).	
8. Le non-savoir dans les premiers romans de Juan García Hortelano.....	275
Les formes narratives du non-savoir (p. 276) ; la loi et le désir (p. 301) ; le savoir du corps (p. 314).	
9. Les jeux de masques dans l'œuvre de jeunesse de Juan Goytisolo.....	323
Un récit kaléidoscopique (p. 324) ; l'inaccessible vérité (p. 329) ; un univers dionysiaque (p. 353).	
<b>CONCLUSION</b> .....	369
Pour une typologie du roman dans les années cinquante (p. 369) ; signification de la narration objective (p. 373) ; esthétique romanesque et contexte historique (p. 379).	
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	385
<b>INDEX DES NOMS DE PERSONNES</b> .....	405
<b>INDEX DES PUBLICATIONS, DES TITRES DE PRESSE ET DES PÉRIODIQUES</b> .....	409
Table des matières.....	417

## *Introduction*

Le roman réaliste dit «objectif» ou «critique» puis «historique» ou «social», qui s'est développé approximativement depuis *La colmena* de Camilo José Cela (1951) jusqu'à *Tiempo de silencio* de Luis Martín Santos (1962), a incarné en son temps l'espoir d'un renouveau du roman espagnol dont les artisans furent les jeunes écrivains qui commencèrent à publier dans les années cinquante, «*la generación del medio siglo*». Les circonstances historiques qui présidèrent à son développement conduisirent à concevoir ce renouveau comme une réponse au contexte socio-politique, une prise de position plus ou moins explicite vis-à-vis du *hic et nunc*. Dans les dernières années de la décennie, le «réalisme social» tendait à concevoir la littérature comme une arme de combat supplémentaire dans la lutte contre le franquisme.

Quelques années plus tard, le triomphalisme de l'opposition au régime, qui avait cru à une chute imminente du dictateur, fait place à la désillusion face à la stabilisation économique et institutionnelle du pays. Il n'y a plus lieu de continuer à privilégier une fonction sociale de la littérature. Au même moment, l'ouverture de plus en plus large des frontières, la diversification de la vie culturelle et, plus particulièrement, l'impact du roman latino-américain conduisent à remettre en question les principes esthétiques qui avaient prévalu depuis la guerre civile. La crise se manifeste par le brusque silence de romanciers qui, au cours des années précédentes, avaient habitué le public à un rythme de publication soutenu. Parallèlement, écrivains et critiques littéraires dressent de sévères bilans de la décennie écoulée. La crise du réalisme est attribuée aux simplifications en tous genres qu'avait entraînées la pression des circonstances historiques, tout particulièrement dans la conception des rapports entre littérature et société, à son impuissance à se renouveler, à la contradiction entre sa

prétention à l'efficacité sociale et sa faible percée auprès du public ou encore entre une thématique critique et une écriture conventionnelle<sup>1</sup>.

Par la suite les orientations de la critique littéraire formée à l'école de la linguistique et de la sémiotique, en France tout particulièrement, l'ont conduite à s'intéresser de préférence à des textes autres que ceux qui privilégient la fonction référentielle de l'écriture<sup>2</sup>. Par ailleurs, pendant longtemps, les études sur cette période ne pouvaient, en Espagne, se dégager totalement des présupposés théoriques qui étaient ceux du «réalisme social» car nombre de critiques avaient partagé le même vécu que les écrivains. Les œuvres ont alors été souvent classées en fonction de leur contenu thématique, du degré d'intérêt porté à un référent historique et en fonction du caractère plus ou moins explicite de la satire sociale ainsi que de la présence ou de l'absence de propositions de changement<sup>3</sup>. Depuis le début des années quatre-vingt toutefois, un regain d'intérêt pour cette période – qui n'a jamais été totalement délaissée – se manifeste dans la publication d'études monographiques consacrées à un auteur ou une œuvre ainsi que de l'ouvrage de Barry Jordan qui apporte une précieuse contribution à la connaissance du contexte culturel dans lequel s'est développée la littérature de cette époque<sup>4</sup> ou encore dans l'organisation, en juin 1992 à Amsterdam d'un congrès dont le sujet était «*Revisión del realismo social*». Ce livre vise à être une contribution supplémentaire à une telle entreprise.

Il est parfaitement légitime de mettre l'accent sur le rapport qu'entretient le texte avec son contexte quand il s'agit du roman des années cinquante étant donné la prégnance du contexte historique qui affecte de manière particulièrement aiguë tous les aspects de la vie culturelle et artistique ainsi que l'import-

---

1. Carlos Barral, «Reflexiones acerca del estilo en la penúltima literatura española», *Cuadernos para el diálogo*, n°XIV, mai 1969, p. 41 ; Salvador Clotas, «Meditación precipitada y no premeditada sobre la novela en lengua castellana», *Ibid.*, p. 17 ; José Corrales Egea, «¿Crisis de la nueva literatura?», *Insula*, n°223, 1965, p. 10 ; Manuel García Viñó, *La novela española actual*, Madrid, Guadarrama, 1967, p. 143 ; Juan Goytisolo, «Literatura y eutanasia», *El furgón de cola*, Paris, Ruedo Ibérico, 1967, p. 50-52, et *Disidencias*, Barcelone, Seix Barral, 1977, p. 165 ; José María Martínez Cachero, *La novela española entre 1939 y 1969. Historia de una aventura*, Madrid, Castalia, 1973, p. 234 ; Mariano Rodríguez Padrón, *Cuadernos hispanoamericanos*, n°242, 1970, p. 442 ; Eduardo Rico, *Literatura y política*, Madrid, Cuadernos para el diálogo, EDICUSA, 1971, p. 16, 19, 38.

2. Pour ne considérer que les travaux récents, postérieurs à 1980, cette phase réaliste de l'histoire littéraire espagnole a néanmoins trouvé sa place dans des présentations panoramiques du roman contemporain telles que celle qu'offre Ignacio Soldevila Durante dans *La novela desde 1936*, Madrid, Alhambra, 1980, et Santos Sanz Villanueva dans *Historia de la novela social española (1942-1975)*, Madrid, Alhambra, 1980. Elle a aussi donné lieu à un nombre relativement important de monographies espagnoles ou américaines citées dans la bibliographie.

3. Gil Casado, *La novela social española, 1930-1971*, Barcelone, Seix Barral, 1968 ; José María Castellet, «Veinte años de novela española», *Cuadernos americanos*, n°1, año XXII, janv.-févr. 1963, p. 291-293 ; J. Corrales Egea, *La novela española actual*, Madrid, Cuadernos para el diálogo, 1971.

4. Barry Jordan, *Writing and politics in Franco's Spain*, Londres, Routledge, 1990.

tance déterminante que lui accordent les romanciers de cette période qui prétendent porter témoignage de leur temps. De la formation des écrivains conditionnée par la mainmise de l'Église sur l'Éducation, l'autarcie et la censure, aux conditions de la création sur laquelle pesaient également cette dernière et son corollaire, l'autocensure, et celles de la réception de l'œuvre socialement restreinte par le faible niveau économique et culturel du pays, le poids du contexte est partout sensible. Dès la fin des années quarante, et de façon plus affirmée au cours de la décennie suivante, se développe en outre l'idée d'un nécessaire enracinement de la littérature dans l'humus de la vie des hommes et des femmes de l'Espagne du temps. Solidarité morale avec une population souffrante puis démarcation vis-à-vis d'un système socio-politique ont orienté progressivement l'écriture vers un engagement social. On sait que nombreux ont été les membres de la *«generación del medio siglo»* à graviter dans l'orbite du PCE en tant que militants ou compagnons de route. Le *«compromiso»* prenait racine dans l'évolution politique des milieux intellectuels et plus particulièrement de l'Université qui souffrait des restrictions de l'activité intellectuelle et était traversée par une aspiration des étudiants à plus de liberté encouragée par la relative démocratisation que représenta le passage du démocrate-chrétien Ruiz Giménez au ministère de l'Éducation et la nomination de Tovar et Laín Entralgo en tant que recteurs des universités de Salamanque et de Madrid. On sait que, désireux de secouer le joug du SEU, syndicat phalangiste obligatoire, ceux-ci organisèrent à Madrid, en 1955, le premier Congrès Libre des Étudiants, finalement interdit, qui déboucha sur les affrontements de février 1956, année charnière pour l'opposition. En 1957 se tint la première Assemblée Libre des Étudiants de Barcelone. Rappelons encore que dès 1953-1954, toute expression politique non officielle étant interdite, étudiants et professeurs organisaient, à l'intérieur des locaux universitaires, des manifestations culturelles – mais tout prend une coloration politique lorsque la politique est tabou – au cours desquelles étaient lus des vers de poètes tels que Miguel Hernández et Antonio Machado. La mort de José Ortega y Gasset, le 18 octobre 1955, donna également lieu à un rassemblement devant sa tombe et à la lecture d'une sélection de textes du penseur libéral. Plus tard, en 1959, le vingtième anniversaire de la mort d'Antonio Machado, sur le chemin de l'exil, donna encore lieu à des commémorations de portée nettement politique. Alors que de nombreux intellectuels vivant en exil ou venus d'Espagne se rassemblaient à Collioure le 22 février, ceux qui n'avaient pu franchir la frontière se réunissaient à Ségovie tandis que le régime, sensible lui aussi à cet aspect culturel de l'affrontement idéologique, célébrait une autre commémoration à Soria. Reconnaisant rétrospectivement le faible impact de la littérature dite «sociale» sur l'évolution des luttes socio-politiques, Armando López Salinas précise :